

personne ne peut nommer celui de l'auteur du *Génie du Christianisme*. » Ces paroles, au moins imprudentes, firent du bruit, et M. Lafaye, craignant d'être destitué, supplia M. de Flotte d'écrire à Chateaubriand d'intercéder pour lui auprès de M. Cousin. Chateaubriand répondit :

« Grâce à Dieu, Monsieur, je n'ai ni ne peux avoir aucun crédit auprès du gouvernement actuel. Lorsque j'ai possédé quelque pouvoir politique, je ne me souviens pas de l'avoir jamais employé qu'au profit des personnes qui pouvaient être opprimées. M. Lafaye ne m'a point du tout offensé ; mais, s'il était inquiet à cause de moi, je prierais qu'on le laissât tranquille. Je ne m'occupe plus de ce qui se passe dans la société. Mon rôle est fini, Monsieur. Je suis loin du monde, et on me pardonnera, j'espère, à cause de mon grand âge, d'avoir un confesseur. C'est M. l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice. Quand on a beaucoup de jours, on doit s'accuser de beaucoup de fautes. »

On était alors en 1842 ; Chateaubriand avait soixante-quatorze ans, et l'on sait qu'il devait en vivre près de quatre-vingts. Il est facile de remarquer, dans cette page, la pointe d'ironie dont il usait volontiers quand il parlait de ses sentiments religieux, à une époque où la Religion rencontrait si peu de faveur auprès des beaux esprits.

§ III. — MORT CHRÉTIENNE

Eh ! Que lui importait en vérité ce que des gens frivoles pouvaient penser de ses croyances ? Il plaignait leur légèreté, et il avait pitié de leur aveuglement, voilà tout ! Poursuivi, si attiré qu'il fût à certains moments par les choses de la terre, il ne comprenait pas qu'on pût y borner ses désirs. Et puis il considérait combien vite elles finissent : tout se brise dans nos mains, tout se ternit et passe en quelques heures : le plaisir, la beauté, la jeunesse. Pourquoi donc se renfermer dans les préoccupations de cette vie éphémère ? La sagesse est de songer à l'autre, qui est seule durable.

Et ainsi averti par la fragilité de tout ce qui frappe les yeux ici-bas, volontiers il aurait dit ce que disait Chénédollé sur le tombeau de la gracieuse et infortunée Lucile, qui avait emporté en mourant toutes ses espérances : « Ecrivons-nous avec Bossuet : Oh ! que nous ne sommes rien ! et demandons à Dieu la grâce d'une bonne mort ! »

Il a pensé souvent à sa mort, l'image lui en était familière. Il écrivait en 1822 : « Presque toutes les personnes dont j'ai parlé dans ces *Mémoires* ont disparu : c'est un registre obituaire que je tiens. Encore quelques années, et moi, condamné à cataloguer les morts, je ne laisserai personne pour inscrire mon nom au livre des absents... Je me suis enquis du chemin, j'ai étudié les lieux où je dois passer, j'ai voulu voir ce qui arrive au dernier moment. Souvent au bord d'une fosse dans laquelle

on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes, ensuite j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière : à chaque nouvelle pelletée, le bruit creux diminuait ; la terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil¹. »

Il n'oubliait donc pas sa dernière heure, et il s'en souvint davantage, et avec plus d'efficacité, à mesure que, en se calmant, son imagination se débarrassa des séduisants fantômes qui l'avaient trop souvent occupée. Pour tout dire, il se prépara à mourir, et longtemps d'avance. On va le voir dans une lettre intime, qui n'a pas encore été publiée². Nous la recommandons à l'attention particulière du lecteur. Elle jette un jour éclatant sur les sentiments chrétiens de celui qui l'a écrite ; tout esprit impartial en sera sans doute frappé. C'est à son vieil ami, M. Clausel de Coussergues, que Chateaubriand l'adressait :

« Paris, 26 novembre 1841.

« Ce que c'est que de vieillir et de souffrir, mon
« très cher ami. La protestation de votre ancienne
« amitié est très lisible ; moi, je pourrai signer à
« peine au bas de la mienne le nom d'un homme
« qui vous sera dévoué jusqu'à son dernier soupir ;

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 154.

2. Je la dois à l'obligeance de M. l'abbé Pailhès, qui a déjà donné au public et qui possède encore bien des manuscrits intéressants sur Chateaubriand et son entourage.

« et c'est à Hyacinthe que je dicte le reste. La
« goutte et les années m'ont saisi les mains, et je
« puis à peine marcher. Ah ! si je pouvais du
« moins aller vous voir dans vos montagnes, avec
« quelle ardeur et quelle foi je prierais dans la
« sainte chapelle du trappiste. Je n'ai plus mes
« ouvrages ; je ne m'occupe plus de rien, sinon de
« mourir bientôt. Le voyage a été très long, et je
« suis las. Quant à la politique, je ne m'en occupe
« plus. Vous savez que je ne crois plus que dans
« la religion. Jésus-Christ est désormais mon
« unique et seul maître.

« Adieu, mon cher ami ; je finis cette lettre
« presque en pleurant ; mais les chrétiens ne se
« quittent que pour se retrouver.

« Votre vieil ami,

« CHATEAUBRIAND. »

Ainsi il ne s'occupe plus que de mourir ; la Religion seule l'intéresse ; Jésus-Christ est désormais son seul maître.

Et ses paroles ne sont pas pour la foule qui n'était pas destinée à les connaître et qui ne les a pas connues jusqu'ici ; c'est loin de toute oreille indiscreète, c'est à un de ses plus vieux amis qu'il ouvre ainsi son cœur.

Il avait encore alors sept ans à vivre¹. Atteint, on

1. L'auteur de *Chateaubriand et son groupe*, un peu gêné dans sa thèse par la mort chrétienne du grand écrivain, après avoir rappelé qu'il est mort le 4 juillet 1848, ajoute (II, p. 397) qu'« il était depuis trois ou quatre ans dans un état d'affaissement qui avait fini par être une véritable oblitération des facultés. Il ne s'intéres-

vient de le voir, par la goutte, il s'aidait à supporter ses vives douleurs par la pensée de Celui qui frappe et console : les douleurs ont beau paraître sans fin, elles ne sont que d'un jour au prix de l'Éternité qui les efface. « Je suis bien vieux », écrivait-il le 23 septembre 1843, « je souffre beaucoup, je m'en vais.... Mais Dieu me reste et j'espère bientôt me reposer dans les bras de l'éternel Consolateur¹. »

On peut dire que, de 1840 jusqu'à 1848, il a vécu « assis sur le bord de sa fosse », prêt à « descendre hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

C'est le mot qu'il écrivait en 1841, dans ses *Mémoires*, c'est même le dernier de ses *Mémoires*. Il le répétait quelques années plus tard à M. de Marcellus. Evidemment il l'aimait : en arrivant près du moment suprême, il éprouvait une consolation, faite de confiance, à s'appuyer sur la Croix pour entrer dans le mystère de l'autre vie. Chrétien,

sait à rien, ne causait plus, répondait à peine par un *oui* tout court. » Or ceci est contredit par des témoins bien placés pour le savoir ; on entendra l'un d'eux un peu plus tard. Voici le sentiment de M. Bardoux sur ce point : « La vieillesse, pas plus que la maladie, n'avait pu mordre sur ce génie robuste ; il a travaillé jusqu'à son dernier jour, il a dicté jusqu'à sa dernière heure. » *Chateaubriand*, Paris, 1897, p. 62.

De plus, Sainte-Beuve lui-même, vingt-cinq pages plus loin (422-423), oublie tout à coup que Chateaubriand ne répondait que par un *oui* tout court, et il rapporte une longue conversation, très authentique d'ailleurs, entre M. de Marcellus et lui, tenue en 1846. Enfin il ne connaissait pas naturellement la lettre que nous venons de citer, et cette lettre prouve avec évidence que, plusieurs années avant l'époque qu'il assigne au prétendu affaiblissement de ses facultés, Chateaubriand était exactement, en religion, tel qu'il s'est montré à sa mort.

1. Lettre à M. Collombet, publiée par le destinataire, dans son livre *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, Lyon, 1851, in-8°, p. 413.

il appelait la mort une « délivrance », et son âme, rassurée par sa foi et son repentir, la regardait approcher peu à peu sans crainte comme sans regrets.

« Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre ; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme...

« Enfin, le moment suprême est arrivé, un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de la vie ; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage... Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir : il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur¹. »

Si tout chrétien ne meurt pas de cette mort idéale, c'est ainsi du moins que Chateaubriand est mort

1. *Le Génie du Christianisme*, 1^{re} partie, liv. I, chap. XI.

lui-même : il avait tracé d'avance, dans ses traits principaux, le tableau consolant de sa fin.

C'est le dimanche, 2 juillet, qu'on lui donna les derniers sacrements. Il reçut le viatique « non seulement avec sa pleine et parfaite connaissance, mais avec un profond sentiment de foi et d'humilité¹ ».

Le lendemain, craignant d'avoir laissé échapper, dans ses nombreux ouvrages, quelques assertions que sa conscience aurait regrettées, s'il en avait eu le souvenir, il voulut les effacer par une rétractation suprême, et il dicta à son neveu le billet que voici :

« Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. »

« Paris, le 3 juillet 1848.

« Signé, pour mon oncle François de Chateaubriand dont la main n'a pu signer et pour me conformer à la volonté qu'il m'a exprimée,

Geoffroy Louis de CHATEAUBRIAND². »

Quand cette déclaration fut écrite, le malade se la fit répéter ; puis il voulut la lire lui-même de ses

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*. Il ne faut pas oublier que M^{me} Récamier assista à ses derniers moments.

2. Cette pièce a été communiquée par le signataire au R. P. Ponlevoy, qui l'a reproduite dans la *Vie du R. P. de Ravignan*, t. I, chap. xiv, p. 421-422.

yeux, et alors, tranquille, l'âme en paix, sentant qu'il se détachait définitivement de la vie, comme un fruit mûr qui va tomber de l'arbre, il attendit la mort...

Le lendemain, le *Journal des Débats* publiait, en tête de ses colonnes, la lettre suivante :

« Paris, le 4 juillet 1848.

« MONSIEUR,

« La France vient de perdre l'un de ses plus nobles enfants.

« M. de Chateaubriand est mort ce matin à huit heures un quart. Nous avons recueilli son dernier soupir. Il l'a rendu en pleine connaissance. Une intelligence aussi belle devait dominer la mort et conserver, sous son étreinte, une visible liberté.

« La mort de M^{me} de Chateaubriand, arrivée l'année dernière¹, frappa si fortement M. de Chateaubriand qu'il nous dit à l'instant même, en portant la main sur sa poitrine : « Je viens de sentir la vie atteinte et tarie dans sa source ; ce n'est plus qu'une question de quelques mois. » La mort de M. Ballanche, qui ne suivit que de trop près, fut le dernier coup pour son illustre et ancien ami. Depuis lors, M. de Chateaubriand ne sembla plus descendre, mais se précipiter au tombeau.

« Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateaubriand, qui avait été administré dimanche dernier,

1. Le 9 février 1847.

« embrassait encore la croix avec l'émotion d'une
 « foi vive et d'une ferme confiance. Une des paroles
 « qu'il répétait fréquemment dans ces dernières
 « années, c'est que les problèmes sociaux, qui tour-
 « mentent les nations aujourd'hui, ne sauraient
 « être résolus sans l'Évangile, sans l'âme du Christ
 « dont les doctrines et les exemples ont maudit
 « l'égoïsme, ce ver rongeur de toute concorde. Aussi
 « M. de Chateaubriand saluait-il le Christ comme
 « le Sauveur du monde au point de vue social, et
 « il se plaisait à le nommer son roi en même temps
 « que son Dieu.

« Un prêtre, une sœur de charité étaient agenouil-
 « lés aux pieds du lit de M. de Chateaubriand au
 « moment où il expirait. C'est au milieu des
 « prières et des larmes de cette nature que l'auteur
 « du *Génie du Christianisme* devait remettre son
 « âme entre les mains de Dieu.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« DEGUERRY,

« Curé de Saint-Eustache ! »

Son directeur, son neveu, une religieuse et
 M^{me} Récamier, voilà les témoins qui assistèrent à
 l'agonie de Chateaubriand².

On se représente facilement la scène. Debout,
 parmi les autres assistants agenouillés, l'abbé
 Deguerry récita les sublimes prières que l'Église

1. *Journal des Débats*, dans le numéro portant la date du 5 juillet 1848.

2. M^{me} Récamier était aveugle alors ; elle mourut l'année suivante (11 mai 1849).

met dans la bouche de ses ministres au chevet
 des agonisants :

« Partez, âme chrétienne ; quittez ce monde, et
 entrez dans l'autre, au nom du Père, du Fils et du
 Saint-Esprit, au nom des Patriarches, des Prophètes
 et des Apôtres, au nom de tous les confesseurs et
 de tous les martyrs. »

C'est environné de ce cortège dont il avait chanté
 la gloire que l'Église présentait le mourant, son fils,
 au souverain Juge :

« Souvenez-vous, Seigneur, souvenez-vous de vos
 miséricordes et pardonnez à son repentir. Purifiez
 dans son âme les souillures qu'y a mises la terrestre
 fragilité. Prenez en pitié les gémissements qu'il a
 fait monter vers vous et les larmes qu'il a répandues. »

Et les assistants, se mêlant à cette prière, dirent
 d'une voix pleine de larmes : « Qu'il en soit ainsi,
 Seigneur, qu'il en soit ainsi ! Amen ! »

Et s'adressant à celui qui allait mourir, le prêtre
 reprit : « C'est au Dieu tout-puissant, mon frère bien
 aimé, que je vous remets et vous confie, à Celui dont
 vous êtes la créature ; vous venez de Lui, vous retour-
 nez à Lui. Que le ciel s'ouvre devant vous et que la
 vérité vous apparaisse désormais à découvert dans
 son foyer éclatant et lumineux ! »

Et de nouveau les amis du mourant murmuraient : « Ainsi soit-il ! »

Alors, dans une supplication dernière, le représentant de l'Église prononça ces mots, qui durent faire tressaillir la conscience de Chateaubriand, s'ils parvinrent distinctement à son oreille :

« Seigneur Jésus-Christ, divin Sauveur du monde, nous vous recommandons l'âme de votre serviteur. Oubliez ses anciennes fautes, les enivrements où l'a jeté l'ardente folie de ses désirs ; car, s'il a péché, du moins il ne vous a jamais reniée, Trinité Sainte ! il a cru toujours, et toujours fidèlement adoré. »

Et, pour le dernière fois, les assistants s'unirent aux paroles du prêtre en répondant : « Amen ! »

C'est au milieu de ces prières pleines d'espérance, de ce dialogue de l'immortalité, que les yeux du grand écrivain se fermèrent doucement, comme s'il s'endormait pour une heure, avant le réveil définitif et radieux¹.

1. Les prières des agonisants ont été seulement citées par fragments dans ce qui précède; elle sont en réalité beaucoup plus longues. Cependant le dernier paragraphe reproduit le texte tout entier. Il est d'une application frappante. — Douze ans après la mort de l'écrivain, Sainte-Beuve ayant publié son *Chateaubriand*, avec la note dont nous avons parlé, où il accusait l'abbé Daguerry d'avoir dit « des contre-vérités », à propos de la pleine connaissance du mourant et du coup profond qu'il avait reçu l'année précédente de la mort de sa femme, l'abbé Daguerry lui écrivit une lettre dont voici la partie principale :

« Paris, 15 juillet 1863.

« MONSIEUR,

« On vient de porter à ma connaissance un passage de l'une de vos dernières publications, que je n'ai pas lue, dans lequel vous niez, en outrageant ma personne et mon caractère, ce que le *Journal des Débats* inséra sous ma signature, au sujet de M. de Chateaubriand et à l'époque de sa mort.

« Ma réponse sera bien simple.

« Vous m'accorderez assurément qu'en fait de véracité je vous vaudrais, et vous m'accorderez ensuite que, dans la cause, vous ne me valez pas, puisque j'affirme comme témoin et que vous ne pouvez nier comme tel.

« Concluez, Monsieur.

« Il me serait facile de confirmer, si besoin était, par d'autres faits et d'autres paroles, ceux et celles que vous attaquez, car vous

*
*
*

Une mort si chrétienne couronne dignement une telle vie, et elle l'éclaire. Depuis le jour où Chateaubriand revint à la Religion de sa mère et de son enfance, il n'a cessé de lui appartenir par l'esprit et par le cœur.

Jamais, à aucune époque, à aucune heure de sa vie, sans oublier les plus impétueuses, on n'a surpris sur ses lèvres dans l'abandon de l'intimité, ni relevé dans les plus confidentiels de ses écrits une phrase ou seulement un mot qui fût une offense passagère à sa foi : réserve significative de la part d'un homme de caractère loyal mais difficile, éternel opposant dont le pessimisme voyait tout en noir et qui ne ménageait pas plus les institutions que les individus, même celles qu'il avait le plus ardemment servies. Son scepticisme universel n'exceptait que le Christianisme, mais il l'exceptait toujours, et avec une vigilance d'attention qui est frappante et tout à fait caractéristique.

Peu d'hommes célèbres ont rendu plus souvent hommage à leurs croyances dans le secret de leurs

« saurez que j'ai eu la faveur insigne de l'intimité de M. et de M^{me} de Chateaubriand pendant quinze ans, m'asseyant à leur table au moins une fois par semaine. » *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1863, septembre, p. 246. — Sainte-Beuve n'a jamais répondu à cette lettre, et, dans la nouvelle édition de son livre, il a reproduit le passage attaqué, sans y changer un mot, ni avertir le lecteur de la protestation qu'il avait provoquée. C'est une manière plus commode que consciencieuse de se tirer d'un mauvais pas.

épanchements, et aucun n'eut un sentiment plus profond de l'honneur, ni ne fut moins capable de jouer une comédie infâme, destinée à tromper ses amis aussi bien que le public, et qui aurait duré toute sa vie.

Sa volonté ne fut pas toujours aussi vigoureuse que ses convictions. Il en a fait bien des fois l'aveu, et il s'en est longuement repenti. Que celui qui est tout ensemble et sans faiblesse et sans miséricorde accable sa mémoire de ces souvenirs ! La vérité de sa foi n'en peut du moins recevoir aucune atteinte.

Il repose aujourd'hui à Saint-Malo. C'est lui-même qui a choisi sa tombe ; il l'a placée sur les rivages où Dieu avait mis son berceau. Non loin des remparts s'élève un large rocher, que le flot environne à marée montante. C'est un îlot désolé ; point de culture. Seule, l'herbe croît parmi des ruines. A la pointe extrême, du côté de la haute mer, sur une partie abrupte qui s'avance vers les flots, on aperçoit une modeste grille de fer qui entoure une lourde croix de granit, posée sur une dalle tumulaire à peine dégrossie. Aucune inscription ; ni nom, ni date. C'est le tombeau de Chateaubriand.

C'est là que l'auteur du *Génie du Christianisme* dort son dernier sommeil, seul sur la falaise déserte, en face de l'Océan sans limites.

Dans la saison des orages, quand les vagues se soulèvent en grondant, elles viennent battre de leur écume la roche où sont enfermées ses cendres, image des passions tumultueuses qui agitèrent son âme et tourmentèrent sa vie.

Mais, en dépit de leur colère impuissante, la croix

reste debout sur sa pierre sépulcrale, comme elle le fut toujours dans son cœur¹.

1. Dans la lettre qu'il adressa le 2 novembre 1831 au maire de Saint-Malo, à propos de sa sépulture, dont il régla lui-même l'éclatante simplicité, il écrivait : « La croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien : cela suffit à ma mémoire. »

(Lettre publiée par *le Soleil*, le 10 août 1892.)